

## Préambule

[...]

Nous parlions moins du contexte historique que de son ressenti, de ses peurs, de ses rêves et de ses combats. L'histoire, c'est ce qui nous éloigne, le vécu, ce qui nous rapproche. Écrire une légende, avec des personnages qu'on admire, m'intéressait assez peu. Écrire un récit, avec des personnages qu'on apprend à aimer et à comprendre, telle était plutôt mon intention.

Je ne cherchais pas *la* vérité, mais simplement *sa* vérité. Peu m'importait que son récit soit plus ou moins éloigné de la réalité. Si c'est ainsi qu'elle y trouvait du sens, qu'elle se le racontait, et qu'elle le faisait vibrer dans sa mémoire, c'était juste.

On est tous là, avec nos contradictions, nos doutes, nos questionnements. On traverse des océans à la nage, puis on se noie dans une flaque d'eau où se reflète notre image. Et c'est là, je crois, dans ce combat pour garder la tête hors de l'eau, que les humanités d'hier et d'aujourd'hui peuvent le mieux se sourire, se reconforter, et se parler.

[...]

## *Enfance*

Papa était très sensible. Je l'ai surpris plusieurs fois, le dimanche matin, l'oreille collée contre la TSF. Les portes de la cuisine soigneusement fermées pour ne déranger personne, il écoutait les orgues de la messe. « ... »

Maman était très différente. La poésie et elle ne faisaient pas bon ménage. Il ne fallait pas trop la prendre au sérieux. Elle m'habillait de robes qu'elle brodait elle-même et me faisait porter des souliers vernis, toujours avec des socquettes blanches. Maman était très sociable, souriante, spontanée, peut-être un peu naïve. Tant que papa était là, elle n'eut pas besoin de travailler. Elle passait le plus clair de son temps à papoter avec ses amis. Mais maman, ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était les chicanes ! Elle se mêlait de tout. Plus tard, avec son fils et ses histoires de bonnes femmes, elle put s'en donner à cœur joie. « ... »

Je me souviens parfaitement de ma grand-mère paternelle, une vraie peau de vache. Tout le contraire de son fils. J'en ai gardé une ombre dans la mémoire et je ne veux pas entendre parler d'elle. J'avais à cette époque une petite chatte grise, ma Miquette. Elle adorait se blottir sur mon édredon, dans ma chambre. Ma grand-mère attendait patiemment 16 h 30 que je rentre de l'école. « Monte dans ta chambre ! », m'ordonnait-elle, puis elle me suivait dans l'escalier. Elle faisait alors mine de découvrir la chatte sur mon lit, puis elle la balançait par la fenêtre. L'animal rebondissait sur la véranda pour atterrir dans les rosiers. Évidemment, je pleurais à chaudes larmes et elle, elle jubilait. Jamais je n'ai pu oublier sa méchanceté à l'égard de mon petit chat. [...]

## *Du jour au lendemain nous n'avions plus rien*

J'étais encore une enfant quand papa mourut.

Ce fut la première trahison, la première chose de dureté que confère l'âge, la première leçon de l'impitoyable cours de la vie.

[...]

Quand papa était dans son lit, malade, qu'il ne répondait plus, moi j'y croyais. J'y croyais encore à leurs belles légendes. Je n'écoutais pas maman et ses sarcasmes à l'époque. Et j'ai prié. J'ai prié toute la nuit. Et quand le matin on m'a dit « Tu ne reverras plus ton papa, viens l'embrasser », tout s'est effondré. Ça a été fini. Je n'ai plus cru en rien. Plus jamais.

J'ai arrêté la religion.

J'ai commencé la politique.

Je fus projetée, catapultée en politique à la mort de mon père. Partout autour de moi je découvrais la misère. J'ai vu des mamans quémander à manger pour leurs enfants, j'ai vu des gens sans toit, des pauvres encore plus pauvres que nous. Des femmes sans rien. La pauvreté. Celle que l'on ne montre jamais. Celle qu'on ne peut voir que de l'intérieur. Et je découvris aussi la solidarité. Maman devint rapidement un membre actif des « Femmes de France ». Elle était très investie. Elle m'amenait aux réunions. Elle partageait le peu qu'elle avait. Aider les autres participait à son équilibre.

[...]

*« Demain, tu n'iras plus à l'école. »*

Pendant mon absence, maman avait déménagé. Nous allions à présent devoir partager un petit studio toutes les deux. La mort de papa, l'hostilité de l'instituteur, le départ de notre maison ... cela faisait beaucoup. En l'espace de quelques mois j'avais brutalement et définitivement quitté l'enfance...

Mais ce n'était pas tout ...

J'avais mon certificat d'études en poche, avec mention, j'étais fière et heureuse de pouvoir faire ma rentrée. Je voulais continuer. Le cours supérieur et le cours complémentaire. Jusqu'au baccalauréat.

Peu après, Armand eut une permission. Maman était ravie. Ils avaient passé la journée à se promener dans Paris. A mon retour de l'école maman m'annonça :

*« Demain, tu n'iras plus à l'école. »*

*« Et pourquoi j'irai pas à l'école, j'ai fait mes devoirs ... »*

*« Tu vas commencer à travailler. Nous t'avons trouvé une place dans une teinturerie. Demain matin, à sept heures, on te déposera gare de l'Est. »*

Je rangeais mes livres et mes modestes ambitions. Rien d'autre ne fut dit, et j'acceptais. Je devins un peu plus dure et un peu plus froide. [...]

## *Entre meetings et bals*

Petit à petit, j'ai moi aussi commencé à fréquenter les mouvements de solidarité rattachés au parti communiste. J'étais en colère : en colère d'avoir perdu mon père si vite et si jeune, en colère d'avoir eu à changer de vie, en colère contre cette société trop injuste.

Lors de réunions pour jeunes filles, on nous expliquait les fondements du communisme. La pauvreté, les abus, les classes sociales étaient au cœur de nos débats. Rapidement j'ai commencé à avoir quelques responsabilités. Je fus nommée secrétaire de la section de Gagny. Le maire et quelques personnalités locales me prirent en affection. Mon éducation politique représentait un défi qu'ils éprouvaient le désir de relever. Ils voulaient faire de moi quelqu'un ! Ils avaient besoin de Leaders, de gens capables de répondre aux questions. Et je n'étais pas idiote ! Ils voulurent m'apprendre à faire des discours. J'étais un peu timide mais très investie ! Les plus âgés m'appelaient « la joie de vivre ». Les plus jeunes me faisaient la cour. Je m'amusais mais je me méfiais des garçons qui me courtoisaient. Je gardais mes distances, ça ne m'intéressait vraiment pas. Je crois qu'ils comprenaient. Nous partageons notre vision du monde lors de réunions politiques mais pas seulement : nous étions jeunes, nous voulions aussi nous amuser ! Heureusement, il y avait le comité des fêtes et les défilés...

A cette époque la gravité des meetings côtoyait la légèreté des bals ! Les tensions sociales étaient très importantes, les classes ouvrières avaient faim. Les usines s'arrêtaient souvent. Les coups de gueule tournaient fréquemment aux coups de poing, lors des réunions politiques. Et nous sentions le climat international se tendre.

Le Führer montait en Allemagne, et nous avions peur. On sentait le danger. Mais ça ne nous empêchait pas de nous amuser. Le samedi nous allions de bal en bal. Parfois les gens se mettaient à danser au milieu de la rue. Le tango, la valse, la rumba. C'était assez cocasse de défiler en face de mes anciens camarades d'école qui portaient maintenant la croix de feu, symbole du parti de droite. Ça ne nous empêchait d'ailleurs pas de nous retrouver ensuite au bal !

Qu'est ce que j'ai pu danser ! J'avais beaucoup d'amis, quelques prétendants éconduits, des camarades à tout va, et des causes à défendre !

Cela dura trois ou quatre ans. J'avais trouvé une famille politique pour canaliser ma colère mais je commençais à vouloir autre chose...[...]

## *Dans la cuisinière à bois, j'ai brûlé mon passeport pour les camps*

A cinq heures du matin la sonnerie de la porte nous réveilla. Je m'attendais à voir Simone qui avait prévu de descendre vers le sud pour quinze jours. Probablement venait-elle nous dire au revoir. J'ai ouvert la porte. Il y avait là trois policiers français et trois militaires allemands. Je suis allée réveiller maman. En bas, j'aperçus le « panier à salade ». Ils m'ont interrogée. Ils savaient déjà tout. Absolument tout. Ils étaient parfaitement renseignés sur chacun de mes faits et gestes. J'ai répondu à toutes leurs questions. Ce que j'avais fait, de telle année à telle année, avec qui et pendant combien de temps. Ils insistaient pour savoir si actuellement j'avais encore des liens avec le parti communiste. J'étais enceinte et cela se voyait. Le rôle de maman au parti communiste consistait surtout à aider les pauvres, ils n'ont pas trop insisté à son sujet. [...]

Ils sont allés fouiller dans toute la maison. Ils ouvraient chaque tiroir. Ils étalaient tout par terre. Dans la machine à écrire, ils ne trouvèrent heureusement que quelques exercices de dactylographie. Maman avait gardé un grand buffet en chêne du temps de papa. En vidant le meuble un policier bien gras s'écria, tout heureux « Ca y ait, j'ai trouvé, j'ai trouvé ! ». Il brandissait dans sa main une petite affiche bien enroulée. Ma mère pleurnichait dans son coin, toute décomposée. J'ai pensé « Maman a fait une folie, elle a ramené un tract. » À tout moment, je m'attendais à ce qu'un spectaculaire point final mit fin à mon existence. [...]

## *Gillou est venu au monde*

L'arrivée de Gillou fut une épreuve pour mon mari. L'enfant venait s'interposer entre lui et moi. L'exclusivité de notre relation était mise à mal. Gillou monopolisait toute mon attention, il devint le centre de ma vie. C'est qu'il était beau mon tout petit. Très frais, très vivant. Alors Christian en a pris ombrage.

[...] Tout en faisant mine de m'accepter, ma belle-mère entrepris un long et profond travail de sabotage de mon ego. Elle connaissait mon talon d'Achille. Elle savait que je souffrais de ne pas avoir fait d'études. De préférence devant les inconnus, toujours en rigolant, elle m'envoyait ses railleries à propos de mon ignorance. Et ainsi, petit à petit, elle me faisait perdre toute estime de moi. Je commençais à douter. La jeune fille joyeuse et audacieuse d'avant mon mariage, celle qui osait défier son éducation suspendue, celle qui prenait la parole dans les réunions politiques, celle que les garçons courtoisaient et que les leaders propulsaient de l'avant, celle que l'on avait surnommée « La joie de vivre », céda la place à une jeune femme introvertie et timide. Mon complexe d'infériorité devint si énorme que je n'osais même plus poser de questions. J'étais devenue frileuse et anxieuse. Les sarcasmes de ma belle-mère réalisaient sournoisement leur entreprise de démolition. [...]